

Article publié Dans Bourg D., Papaux A. (dir.), 2015. Dictionnaire de la pensée écologique, PUF, Paris.

L'ÉCOLOGIE SOCIALE

Les pays d'Europe latine ont longtemps ignoré le mouvement de l'écologie sociale. Il faut dire que cette pensée originale s'est essentiellement développée loin du vieux continent, à un moment où l'Europe commençait à fonder sa propre écologie politique radicale autour d'auteurs aussi importants qu'Ivan Illich, André Gorz ou encore Gunther Anders. C'est donc seulement à partir de la fin du vingtième siècle que la parole de Murray Bookchin, figure emblématique de l'écologie sociale, a commencé à rencontrer un certain écho de ce côté-ci de l'Atlantique. Et c'est avec un grand intérêt que l'on redécouvre cette cousine américaine de l'écologie politique européenne. Car la façon dont l'écologie sociale entrevoit les liens entre crise écologique et organisation sociale semble aujourd'hui plus pertinente que jamais.

Penser la place de l'homme dans la nature

Comme son nom le laisse deviner, l'écologie sociale se fonde en premier lieu sur une analyse des liens entre l'homme et la nature. Avant même de parler de projet politique, l'écologie sociale se veut donc une manière d'observer et de comprendre, de la manière la plus rigoureuse et rationnelle possible, la place particulière que les sociétés humaines occupent dans les écosystèmes. Murray Bookchin n'hésitera d'ailleurs pas, dans plusieurs de ses écrits, à revendiquer à propos de l'écologie sociale le titre de discipline scientifique.

Sur cette question des liens homme - nature, l'écologie sociale adopte un positionnement équilibré. D'un côté, elle rejette fermement l'idée, couramment défendue par les tenants d'une forme d'environnementalisme technicien, selon laquelle l'homme serait « à côté » de la nature. L'écologie sociale avance que la nature n'est pas un simple cadre (un « environnement ») au sein duquel

l'homme évolue. Elle ne peut pas non plus être résumée à un vulgaire support physique fournissant à l'activité humaine des ressources et des capacités d'épuration de ses déchets – un « capital naturel » tel que les sciences économiques ont tendance à la concevoir de manière à la fois trop réductionniste et utilitariste. Pour les tenants de l'écologie sociale, il est clair que l'être humain est un être vivant et que, de ce point de vue, il fait partie intégrante de la nature – ou plus précisément de ce que l'on appellerait aujourd'hui la biodiversité. Mais pour autant, l'écologie sociale ne considère pas non plus l'homme comme un animal identique aux autres, comme serait parfois tenté de le faire une certaine forme d'écologie profonde proche de l'antisépécisme. Murray Bookchin tient d'ailleurs des propos assez sévères à l'égard des écologistes qui considèrent la Terre comme un être supérieur (*Gaïa*) ou qui « parlent de "l'espèce humaine" comme d'une simple catégorie zoologique, dépourvue d'attributs sociaux et de distinctions ». Renvoyant dos à dos l'approche environnementaliste technoscientifique et la vision *new age* de la terre mère *Gaïa*, l'écologie sociale privilégie une position intermédiaire : elle prend acte que l'être humain est un être vivant qui a évolué de manière particulière et que, du fait de sa capacité à s'organiser socialement et à agir sur la nature, il a profondément transformé cette dernière en créant un environnement que l'on peut qualifier de social. Ces deux environnements, naturels et sociaux, cohabitent aujourd'hui de manière indissociable. Raison pour laquelle Murray Bookchin affirme qu'« *il est devenu tout aussi indispensable de parler d'écologie sociale que d'écologie naturelle.* » Relier les problématiques d'organisation humaine et de destruction de l'environnement devient alors une nécessité pour comprendre les tenants et les aboutissants de la crise écologique. Et, nous dit Bookchin, c'est justement « *pour répondre à ces besoins que nous avons*

défini une discipline propre à notre temps : l'écologie sociale.» Une discipline qui s'entend comme « *la science des rapports naturels et sociaux au sein de communautés ou d'écosystèmes.* »

L'écologie comme critique de la hiérarchie

Partant de ce cadre théorique, l'écologie sociale cherche ensuite à retracer les liens de cause à effet entre la destruction de la nature et les formes d'organisation sociale. Et c'est là que l'écologie sociale devient passionnante. Car Murray Bookchin, prolongeant en cela les réflexions d'auteurs comme Elisée Reclus ou Lewis Mumford, tire de son analyse une conclusion centrale : les causes de l'écocide sont enracinées dans les formes de hiérarchie qui président à l'organisation des sociétés humaines contemporaines. Autrement dit, la domination de l'homme sur la nature est indissociablement liée à la domination de l'homme sur l'homme. Tant et si bien que l'on ne peut résoudre la crise écologique sans sortir d'une société hiérarchisée constituée de dominants et de dominés.

Comment les penseurs de l'écologie sociale en arrivent-ils à une telle conclusion ? Le cheminement suivi est d'autant plus intéressant à retracer que la conclusion peut paraître a priori contre-intuitive. En effet, lorsqu'elle est utilisée en référence à l'organisation sociale, la métaphore naturelle renvoie bien souvent dans l'inconscient collectif à l'idée d'une disposition pyramidale symbolisée par la chaîne alimentaire, les rapports de prédation et la « loi de la jungle » – lorsqu'il ne s'agit pas carrément de détourner les théories de l'évolution pour légitimer l'éradication des plus faibles et le darwinisme social. Cette compréhension superficielle des dynamiques écologiques a été largement utilisée afin de légitimer l'organisation des sociétés hiérarchisées, présentée alors comme relevant d'un ordre prétendument naturel. Mais plutôt qu'une organisation pyramidale et hiérarchique telle qu'on pouvait se la représenter au

19^{ème} siècle, l'écosystème tel qu'on le comprend aujourd'hui ressemble bien davantage à un réseau circulaire, « *un entrelacs de relations entre plantes et animaux (...) dont font partie des créatures aussi fortement différenciées que les micro-organismes et les grands mammifères.* » Dans un tel système, chaque élément est inséré dans un réseau d'interdépendances qui forment une chaîne sans fin, en constante évolution dynamique, et où les relations de coopération sont aussi présentes que celles de prédation. On pense immanquablement à cet extrait de Hamlet, dans lequel il est écrit qu'un gueux peut un jour se servir d'un ver qui a mangé un roi pour pêcher un poisson dont il se nourrira à son tour... Dans un tel entrelacs, la notion de hiérarchie est bousculée au point que Bookchin n'hésite pas à dire que « *ce qui confère à la conception écologique son caractère extraordinairement libérateur, en fin de compte, c'est sa remise en cause des notions classiques de hiérarchie.* »

Au passage, on notera que Murray Bookchin ne se laisse jamais emprisonner dans une analogie trop réductrice. Il se méfie en particulier des dérives potentielles de la sociobiologie, qui tend à assimiler trop facilement les sociétés humaines aux communautés animales ; mais il ne se satisfait pas davantage de la sociologie, qui tend à isoler l'homme de son milieu naturel. Pour l'écologie sociale, c'est bien la co-évolution de la société humaine et de son environnement naturel qui compte avant tout. Et cette co-évolution suppose que le rapport de domination que l'homme tente d'exercer sur la nature cesse : il en va de la survie de l'espèce humaine.

Un projet politique émancipateur

Ce que constate en particulier Bookchin, c'est que la hiérarchie n'est pas un élément central de pérennité des systèmes vivants. La stabilité et la spontanéité – ce qu'on appellerait aujourd'hui la résilience – des écosystèmes tient beaucoup plus à la diversité des éléments qui les composent et

à leurs interconnexions (ce que Bookchin nomme « l'unité dans la diversité », en référence notamment aux écrits d'Ernst Bloch). Ce sont ces qualités qui permettent aux systèmes vivants de s'adapter et d'évoluer spontanément. Or, l'organisation hiérarchique des sociétés contemporaines tend à simplifier et uniformiser les mécanismes du vivant, dans l'espoir d'un hypothétique contrôle de la nature qui ne mène au final qu'à sa fragilisation.

En tant que doctrine politique, l'écologie sociale propose donc de contrer cette tendance à l'uniformisation, à la centralisation et à la hiérarchie. Elle vise à favoriser la spontanéité, c'est à dire la capacité des sociétés humaines à co-évoluer avec leur environnement, en favorisant la diversité et l'autonomie des individus et des sociétés humaines. Ces notions a priori abstraites se concrétisent sous la forme d'un projet politique original, qui recoupe pour partie les propositions faites par certains penseurs de l'écologie politique européens.

Sur le plan de l'organisation institutionnelle, l'écologie sociale prône une très forte décentralisation, seul moyen selon Bookchin de mettre en œuvre une démocratie directe apte à sortir de l'organisation hiérarchique propre aux états nations. A l'instar de Cornelius Castoriadis, Murray Bookchin se désole de voir le peuple abandonner si facilement son pouvoir dans le cadre des démocraties dites représentatives (ou délégatives). Choisir ses élites et leur déléguer son pouvoir de citoyen est une solution de facilité qui ne suffit pas à exercer pleinement la démocratie : c'est pourquoi l'écologie sociale propose que l'essentiel du pouvoir politique soit pratiqué à une échelle municipale, où l'implication citoyenne directe peut réellement s'envisager, hors de toute hiérarchie ou bureaucratie trop pesantes. Il imagine ainsi une forme de municipalisme libertaire, organisé sous la forme de confédérations de municipalités animées par des citoyens

engagés dans la vie publique et en grande partie libérés du travail.

Car un tel engagement des citoyens dans la vie publique suppose du temps. Rejoignant en cela la pensée d'André Gorz, les théoriciens de l'écologie sociale développent également une réflexion sur la place du travail et de la technique dans une économie écologique. Sans être idolâtrée, la technologie est ici considérée pour son potentiel libérateur : elle permet d'affranchir l'homme des tâches de production les plus rudes. Mais pour éviter que ces gains de productivité ne soient investis uniquement dans la croissance de la production, comme le fait le capitalisme, l'écologie sociale suppose une transformation profonde de l'économie afin que celle-ci soit à la fois plus diversifiée que spécialisée, plus locale que mondiale, plus solidaire et coopérative que compétitive. Pour Peter Staudenmaier, il s'agit de créer une économie morale et civique, ce qui suppose de « *produire des décisions à propos de la production et de la consommation qui fassent partie de la vie civique de la communauté* ». Et une telle organisation nécessite que les moyens de production appartiennent aux communautés. Staudenmaier imagine ainsi l'écologie sociale sous la forme d'un tissu économique essentiellement tourné vers les besoins et les capacités locales, profondément inséré dans le tissu social, sous contrôle des assemblées démocratiques, où les outils de production sont en grande partie partagés au sein de coopératives municipales et où les fruits du travail seraient équitablement répartis.

Une utopie bien vivante

Un tel programme peut sembler utopique. Et c'est bien entendu sur ce terrain politique que l'écologie sociale est la plus fréquemment attaquée. D'autant plus que, en adoptant une voie originale et rigoureuse, très critique à l'égard des productivismes de droite comme de gauche, refusant l'enfermement au sein des chapelles de l'écologie profonde et de l'anarchisme, attachée à produire tout

autant une critique qu'un projet politique, l'écologie sociale était prédestinée aux attaques de tous bords. Mais comme le remarque Andy Price, malgré les assauts, l'écologie sociale continue de tracer sa route et d'influencer les mouvements de l'écologie politique contemporains. Car quoi que l'on pense du projet de société dont elle est porteuse, force est de constater que l'écologie sociale a vu juste sur un point central : la crise écologique ne peut être résolue sans modifier l'organisation des sociétés humaines.

BIBLIOGRAPHIE

BOOKCHIN M., *Qu'est-ce que l'écologie sociale ?* Lyon, Atelier de la Création Libertaire, 1989 - PRICE A., *Recovering Bookchin. Social ecology and the crises of our times*. Porsgrunn, New Compass Press, 2012 – STAUDENMAIER P., « Economics in a Social-Ecological Society » *Harbinger*, 2003, n°3, p. 12-15 -

Aurélien BOUTAUD